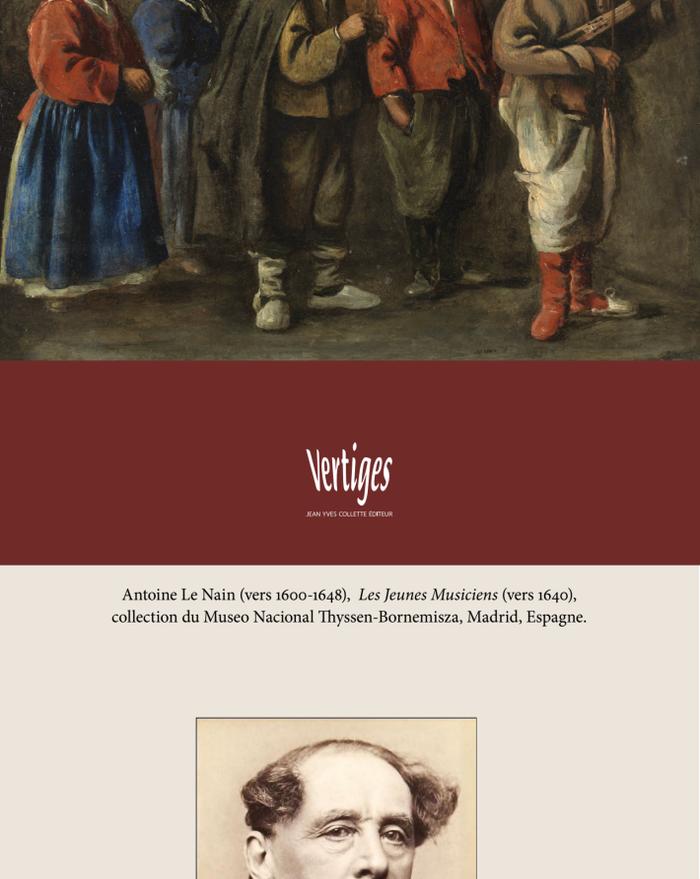
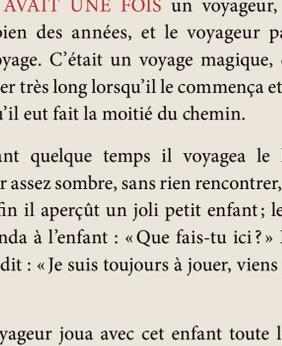


Histoire de l'enfant



Vertiges
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Antoine Le Nain (vers 1600-1648), *Les Jeunes Musiciens* (vers 1640), collection du Museo Nacional Thyssen-Bornemisza, Madrid, Espagne.



Charles Dickens (1812-1870)

HISTOIRE DE L'ENFANT

IL Y AVAIT UNE FOIS un voyageur, il y a de cela bien des années, et le voyageur partit pour un voyage. C'était un voyage magique, qui devait sembler très long lorsqu'il le magicha et très court lorsqu'il eut fait la moitié du chemin.

Pendant quelque temps il voyagea le long d'un sentier assez sombre, sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il aperçût un joli petit enfant ; le voyageur demanda à l'enfant : « Que fais-tu ici ? » Et l'enfant répondit : « Je suis toujours à jouer, viens jouer avec moi. »

Le voyageur joua avec cet enfant toute la journée, et ils menèrent joyeuse vie tous les deux. Le ciel était si bleu, le soleil était si brillant, l'eau était si étincelante, les feuilles étaient si vertes, les fleurs étaient si fraîches, ils entendirent chanter tant d'oiseaux et virent tant de papillons, que tout leur paraissait superbe. C'était la saison du printemps. Quand il pleuvait, ils aimaient à regarder tomber les gouttes de la pluie et à respirer les odeurs des plantes. Quand il ventait, c'était charmant d'écouter le vent et d'imaginer qu'il se parlait à lui-même ou à ceux qui pouvaient le comprendre. D'où vient-il ainsi ? se demandaient le voyageur et l'enfant, tandis qu'il sifflait, hurlait, poussait les nuages devant lui, courbait les arbres, tourbillonnait dans les cheminées, ébranlait la maison et soulevait les vagues d'une mer furieuse. Mais neigeait-il ? encore mieux, car ils n'aimaient rien tant que de regarder descendre les flocons de neige semblables au duvet qui se détacherait de la poitrine d'une myriade d'oiseaux blancs, et quel plaisir de voir cette belle neige s'épaissir sur la terre, puis d'écouter le silence sur les routes et les sentiers de la campagne !

Ils avaient en abondance les plus beaux joujoux du monde et les plus admirables livres d'images, des livres qui étaient remplis de cimetières, de babouches et de turbans, de nains, de génies et de fées, de Barbes-Bleues, de fèves merveilleuses, de trésors, de cavernes et de forêts, de Valentins et d'Orsons... toutes choses nouvelles et bien vraies !

Mais un jour, tout à coup, le voyageur perdit l'enfant. Il l'appela, l'appela encore, et il n'obtint aucune réponse. Alors il reprit sa route et chemina quelque temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il aperçût un beau jeune garçon ; à ce jeune garçon le voyageur demanda : « Que fais-tu là ? » Et le jeune garçon lui répondit : « Je suis toujours à apprendre. Viens apprendre avec moi. »

Le voyageur apprit, avec ce jeune garçon, ce qu'étaient Jupiter et Junon, les Grecs et les Romains, d'autres choses encore et plus que je n'en pourrais dire, ni lui non plus, car il en eut bientôt oublié beaucoup. Mais ils n'apprenaient pas toujours, ils avaient les jeux les plus amusants qu'on ait jamais joués, ils ramaient sur la rivière en été, ils patinaient sur la glace en hiver. Ils se promenaient à pied et ils se promenaient à cheval ; ils jouaient à la paume et à tous les jeux de balle, aux barres, au cheval fondu, à saute-mouton, à plus de jeux que je n'en puis dire, et personne n'était plus fort qu'eux à ces jeux-là ; ils avaient aussi des congés et des vacances, des gâteaux du jour des Rois, des bals où ils dansaient jusqu'à minuit, et de vrais théâtres où ils sortaient de vrais palais en vrai or et en vrai argent sorti de la terre ; bref ils y voyaient tous les prodiges du monde en quelques heures. Quant à des amis, ils avaient de si tendres amis et un si grand nombre de ces amis que le temps me manque pour les compter. Ils étaient tous jeunes comme le jeune garçon et se promettaient de ne jamais rester étrangers l'un à l'autre pendant tout le reste de la vie.

Cependant, un jour, au milieu de tous ces plaisirs, le voyageur perdit le jeune garçon, comme il avait perdu l'enfant, et après l'avoir appelé en vain, il poursuivit son voyage. Il chemina pendant un peu de temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il vit un jeune homme. Il demanda donc au jeune homme : « Que faites-vous ici ? » Et le jeune homme répondit : « Je suis toujours à faire l'amour. Viens faire l'amour avec moi »

Le voyageur alla avec ce jeune homme, et ils s'en furent auprès d'une des plus jolies filles qu'on ait jamais vues, juste comme Fanny, là dans le coin, – elle avait les yeux juste comme Fanny, des cheveux comme Fanny, des fossettes aux joues comme Fanny, et elle riait et rougissait juste comme Fanny pendant que je parle d'elle. Alors le jeune homme devint tout de suite amoureux, – juste comme lorsqu'un que je ne veux pas nommer, la première fois qu'il vint ici, devint amoureux de Fanny. Eh bien ! il était taquiné quelquefois, juste comme quelqu'un était taquiné par Fanny ; ils se querellaient quelquefois, juste comme quelqu'un et Fanny ; puis ils se raccommodaient, allaient chuchoter dans les coins, s'écrivaient des lettres tous la journée, se disaient, se cherchaient quand ils étaient loin l'un de l'autre, se cherchaient sans cesse en prétendant ne pas se chercher. Noël vint, ils furent fiancés, s'assirent l'un à côté de l'autre auprès du feu, et ils devaient bientôt se marier... exactement comme quelqu'un que je ne veux pas nommer et Fanny.

Mais le voyageur les perdit de vue un jour, comme il avait perdu l'enfant et le jeune garçon : il les appela, ils ne revinrent ni ne répondirent, et il reprit son chemin. Il voyagea donc pendant un peu de temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'il aperçût un homme d'un âge mûr, et il demanda à cet homme : « Que faites-vous ici ! » Et la réponse fut : « Je suis toujours occupé, venez vous occuper avec moi. »

Il alla donc travailler avec cet homme, et, pour cela, ils se rendirent à la forêt. La forêt qu'ils parcoururent était longue ; au commencement, les arbres étaient verts comme ceux d'un bois printanier ; puis le feuillage s'épaissit comme un bois d'été ; quelques-uns des petits arbres les plus pressés de verdir brunissaient aussi les premiers. L'homme n'était pas seul ; il avait une femme du même âge que lui, qui était sa femme, et ils avaient des enfants qui étaient aussi avec eux. C'est ainsi qu'ils s'en allèrent tous ensemble à travers le bois, abattant les arbres, se frayant des sentiers entre les branches et les feuilles abattues, portant des fagots et travaillant sans cesse.

Quelquefois ils arrivaient à une longue avenue qui aboutissait à des taillis plus sombres, et alors ils entendaient une petite voix qui leur criait de loin : « Père, père, je suis un autre enfant, attendez-moi. » Et, au même instant, ils apercevaient une petite créature qui grandissait à mesure qu'ils avançaient et qui courait pour les rejoindre. Quand le nouveau venu était auprès d'eux, ils s'empressaient tous autour de lui, le baisaient, le caressaient, et tous se remettaient en marche.

Quelquefois ils s'arrêtaient à quelque carrefour de la forêt d'où partaient différentes avenues, et l'un des enfants disait : « Père, je vais à la mer » ; un autre : « Père, je vais aux Indes » ; un autre : « Père, je vais aller chercher fortune où je pourrai » ; un autre enfin : « Père, je vais au ciel. » C'est ainsi qu'après bien des larmes au moment de la séparation, chacun des enfants prenait une des avenues et il s'éloignait solitaire ; mais l'enfant qui avait dit : « Je vais au ciel », s'élevait dans l'air et y disparaissait.

Chaque fois qu'avait lieu une de ces séparations, le voyageur regardait le père qui levait les yeux au-dessus des arbres où le jour commençait à décliner et le soleil à descendre sur l'horizon. Il remarquait aussi que ses cheveux grisonnaient ; mais ils ne pouvaient s'arrêter longtemps, car ils avaient un long voyage devant eux, et il leur fallait travailler sans cesse.

À la fin, il y avait eu tant de séparations qu'il ne restait plus un seul des enfants. Le père, la mère et le voyageur se trouvèrent seuls à continuer leur route. Le bois était devenu jaune, puis il avait bruni et déjà les feuilles tombaient d'elles-mêmes.

Ils arrivaient à une avenue plus sombre que les autres, et ils pressaient le pas sans y jeter un regard, quand la femme s'arrêta.

— Mon mari, dit-elle, on m'appelle.

Ils écoutèrent, et entendirent dans la sombre avenue une voix qui criait de loin : « Mère, mère ! »

C'était la voix du premier enfant qui avait dit : « Je vais au ciel. » Et le père lui répondit : « Pas encore, je vous prie, pas encore ; le soleil va se coucher, pas encore. »

Mais la voix répétait : « Mère, mère ! » sans faire attention à ce qu'avait dit le père, quoique ses cheveux fussent alors tout à fait blancs, et quoiqu'il versât des larmes.

Alors la mère qui, déjà enveloppée à moitié des ombres de l'avenue, tenait encore son mari embrassé, lui dit : « Mon ami, il faut que je parte, je suis appelée. » Et elle partit, et le voyageur resta seul avec le père.

Ils reprirent leur chemin ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés presque à la limite de la forêt, de manière à apercevoir, au-delà, le soleil qui colorait l'horizon de sa flamme mourante.

Là encore, cependant, tandis qu'il s'ouvrait une voie à travers les branches, le voyageur perdit son compagnon. Il appela, il appela... point de réponse, et lorsqu'il eut franchi l'extrême lisière du bois, au moment où du soleil couchant il ne restait plus que la trace brillante dans un ciel de pourpre, il rencontra un vieillard assis sur un arbre abattu. « Que faites-vous ici ? » demanda-t-il à ce vieillard ; et le vieillard lui répondit avec un sourire paisible : « Je suis toujours à me souvenir. Venez vous souvenir avec moi. »

Le voyageur alors s'assit auprès du vieillard, à la lueur d'un beau soleil couchant, et tous ses précédents compagnons de route vinrent doucement se placer debout devant lui : le joli enfant, le beau jeune garçon, le jeune amoureux, le père, la mère et tous leurs enfants ; tous étaient là et il n'en avait perdu aucun. Donc il les aime tous, bon et indulgent pour tous, toujours charmé de les revoir, et eux ils l'honoraient et l'aimaient tous. Je crois que vous devez être ce voyageur, grand-papa ; car c'est ce que vous faites pour nous, et c'est ce que nous faisons pour vous.

In ur hore bene

Histoire de l'enfant,

conte de Charles Dickens (1812-1870)

traduit de l'anglais par Amédée Pichot,

est un extrait du recueil

Les Conteurs à la ronde.

ISBN : 978-2-89854-060-8

© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2023

– 2 061^e lectriceuriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org